

Une histoire de la peur

POR JEAN DELUMEAU
(Collège de France)

Les raisons scientifiques d'une enquête sur la peur dans l'histoire sont évidentes, puisque ce thème n'avait que rarement fait l'objet d'études systématiques. Pour le demi-millénaire qui a précédé la Révolution, on ne pouvait guère citer que l'ouvrage remarquable de Georges Lefebvre sur la *Grande Peur de 1789* (1932) et un article de Lucien Febvre dans les *Annales E. S. C.* de 1956 sur «le sentiment de sécurité». Ces deux auteurs invitaient à «restituer à la peur sa place légitime dans l'histoire».

Pourquoi ce silence prolongé sur le rôle de la peur dans l'histoire? Sans doute à cause d'une confusion mentale largement répandue entre peur et lâcheté, courage et témérité. Par une véritable hypocrisie, à la fois le discours écrit et la langue parlée —le premier influençant la seconde— ont eu longtemps tendance à camoufler les réactions naturelles qui accompagnent la prise de conscience d'un danger derrière les faux-semblants d'attitudes bruyamment héroïques. «Le mot «peur» est chargé de tant de honte, écrit G. Delpierre, que nous la cachons. Nous enfouissons au plus profond de nous la peur qui nous tient aux entrailles».

C'est au moment —XIV^e-XVI^e siècles— où commencent à monter dans la société occidentale l'élément bourgeois et ses valeurs prosaïques qu'une littérature épique et narrative encouragée par la noblesse menacée renforce l'exaltation sans nuance de la témérité. «Comme la bûche ne peut pas brûler sans feu, enseigne Froissard, le gentilhomme ne peut accéder à l'honneur parfait, ni à la gloire du monde, sans prouesse». Trois quarts de siècle plus tard, le même idéal inspire l'auteur de *Jehan de Saintré* (vers 1456). Pour lui, le chevalier digne de ce titre doit braver les dangers par amour de la gloire et de sa dame. Il est «celui qui... fait tant que, entre les autres, il est nouvelles de lui» par des exploits guerriers, s'entend. On acquiert d'autant plus d'honneur qu'on risque davantage sa vie dans des combats inégaux.

Ceux-ci sont le pain quotidien d'*Amadis de Gaule*, un héros issu du cycle du roman breton, qui fait même «trembler les plus cruelles bêtes sauvages». Edité en Espagne en 1508, traduit en français à la demande de François I^{er}, l'*Amadis de Gaule* et ses suppléments donnent lieu au XVI^e siècle à plus de 60 éditions espagnoles et à une foule de françaises et italiennes. Plus impressionnante encore est la fortune du *Roland furieux* d'Arioste: quelque 180 éditions de 1516 à 1600. Roland, «paladin

inaccessible à la peur» méprise naturellement «la vile troupe des Sarrasins» qui l'attaque à Roncevaux. Durandal aidant, «les bras, les têtes, les épaules [des ennemis] volent de toutes parts» (chap. XIII). Quand aux chevaliers chrétiens que Tasso met en scène dans la *Jérusalem délivrée* (1^{er} ed., 1581), arrivant devant la ville sainte, ils piaffent d'impatience, «devançant le signal des trompettes et des tambours, et se mettent en campagne avec de hauts cris d'allégresse» (chap. III).

Cet archétype du chevalier sans peur, sinon toujours sans reproche, est constamment rehaussé par le contraste avec une masse réputée sans courage. Jadis Virgile avait écrit: «La peur est la preuve d'une naissance basse» (*Enéide*, IV, 13). Montaigne attribue aux humbles, comme une caractéristique évidente, la propension à la frayeur, même lorsqu'ils sont soldats: ils aperçoivent des cuirassiers là où il n'y a qu'un troupeau de brebis; ils prennent des roseaux pour des lanciers. Associant en outre lâcheté et cruauté, il assure que l'une et l'autre sont plus spécialement le fait de «cette canaille de vulgaire». Au XVII^e siècle La Bruyère accepte comme une certitude l'idée que la masse des paysans, des artisans et des serviteurs n'est pas courageuse parce qu'elle ne recherche pas —et ne peut pas rechercher— la renommée.

Le roman et le théâtre ont à leur tour souligné l'incompatibilité entre ces deux univers à la fois sociaux et moraux: celui de la vaillance —individuelle— des nobles et celui de la peur —collective— des pauvres. Don Quichotte se préparant à intervenir pour l'armée de Pentapolin contre celle d'Alifanfaron, Sancho Pança lui fait timidement remarquer qu'il s'agit simplement de deux troupeaux de moutons. Il s'attire cette réponse:

«C'est la peur que tu as qui te fait, Sancho, voir et entendre tout de travers. Mais si ta frayeur est si grande, retire-toi à l'écart... Seul, je donnerai la victoire au parti auquel je porterai le secours de mon bras».

De l'Antiquité jusqu'à une date récente, mais avec accentuation au temps de la Renaissance, le discours littéraire appuyé par l'iconographie (portraits en pied, statues équestres, gestes et drapés glorieux) a exalté la vaillance —individuelle— des héros qui dirigeaient la société. Il était nécessaire qu'ils fussent tels, ou du moins présentés sous cet angle, afin de justifier à leurs propres yeux et à ceux du peuple le pouvoir dont ils étaient revêtus. Inversement, la peur était le lot honteux —et commun— et la raison de la sujétion des vilains.

Avec la Révolution française, ceux-ci conquièrent de haute lutte le droit au courage. Mais le nouveau discours idéologique copia largement l'ancien et eut, lui aussi, tendance à camoufler la peur pour exalter l'héroïsme des humbles. Ce n'est donc que lentement qu'une description et une approche objectives de la peur débarrassée de sa honte ont commencé à se faire jour. De façon significative les premières grandes évocations de panique furent équilibrées en contre-point par des éléments grandioses qui apportaient comme des excuses à une débâcle. Pour Victor Hugo, c'est la «Déroute, géante à la face effarée», qui eut raison du courage des soldats de Napoléon à Waterloo; et «ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants // Tremble encore d'avoir vu la fuite des géants». Dans le tableau de Goya intitulé *La Panique* (Prado), un colosse dont les poings frappent un ciel chargé de nuages paraît justifier l'affolement d'une multitude qui se disperse en hâte dans toutes les directions.

Puis, peu à peu, le souci de la vérité psychologique l'a emporté. Des *Contes* de Maupassant aux *Dialogues des Carmélites* de Bernanos en passant par *La Débâcle* de Zola, la littérature a progressivement redonné à la peur sa vraie place, tandis que la psychiatrie se penche maintenant de plus en plus sur elle. De nos jours on ne compte plus les ouvrages scientifiques, les romans, les autobiographies, les films qui font figurer la peur dans leur titre. Curieusement l'historiographie qui, en notre temps, a défriché tant de nouveaux domaines, avait négligé celui-ci: d'où mon enquête.

Enquête, donc, sur la peur autrefois; mais sur quelle durée et dans quel espace? Surgissaient ici deux tentations: celle du trop étroit et celle du trop large; et deux dangers: l'excès de concentration et l'excès de dispersion. J'ai opté pour une solution moyenne en recherchant deux homogénéités complémentaires l'une de l'autre. Il m'a semblé, à titre d'hypothèse de départ, que la période 1348-1648 offrait pour mon propos une réelle cohérence, bien qu'elle ne fût pas conforme aux découpages chronologiques traditionnels. Car 1348 marque la rentrée en force de la peste en Europe. Or, la Peste Noire constitua dans l'Europe du XIV^e siècle un traumatisme extraordinaire. En outre, à peu près en même temps qu'elle, se produisit en Europe un retournement de la conjoncture économique après ce qu'on a appelé le «beau XIII^e siècle». Les conditions climatiques se dégradèrent quelque peu par un excès d'humidité; les mauvaises récoltes se multiplièrent; un repli agricole se dessina. Révoltes rurales et urbaines, guerres civiles et étrangères dévastèrent aux XIV^e et XV^e siècles un Occident désormais plus ouvert que jadis aux épidémies, aux disettes et à la violence. A ces malheurs en chaîne s'ajoutèrent la menace de plus en plus précise du danger turc et le Grand Schisme (1378-1417) qui, aux hommes d'Eglise tout au moins, apparut comme «le scandale des scandales».

Assurément la situation démographique et économique de l'Europe se redressa à la fin du XVe siècle et au cours du XVI^e en commençant par l'Italie.

Mais, d'une part, les pestes et les disettes continuèrent de sévir périodiquement, maintenant les populations en état d'alerte biologique; et, d'autre part, les Turcs jusqu'à Lépante (1571) accentuèrent leur pression, tandis que la cassure provisoire du Grand Schisme, un moment colmatée, s'ouvrait plus béante que jamais avec le Protestantisme et les sanglantes guerres de Religion, celles-ci ne se terminant qu'avec la paix de Westphalie en 1648. D'où les limites générales à l'intérieur desquelles j'ai principalement développé ma recherche, me réservant cependant pour les besoins de tel ou tel développement particulier de les déborder ici ou là, ce que je fais aujourd'hui.

Qu'il y ait ou non en notre temps sensibilité plus grande à la peur, celle-ci — mon enquête historique m'en a convaincu — est une composante majeure de l'expérience humaine, en dépit des efforts tentés pour la dépasser. «Il n'y a pas d'hommes au-dessus de la peur, écrit un militaire, et qui puisse se vanter d'y échapper». Un guide de haute montagne à qui l'on pose la question «Vous est-il arrivé d'avoir peur?» répond: «On a toujours peur de l'orage quand on l'entend crépiter sur les roches. Ça tire les cheveux sous le béret». Le titre de l'ouvrage de Jakov Lind, *La peur est ma racine*, ne s'applique pas seulement au cas d'un enfant juif de Vienne qui découvre l'antisémitisme. Car la peur «est née avec l'homme au plus obscur des âges». «Elle

est en nous... Elle nous accompagne toute notre existence». Citant Vercors, qui donne cette curieuse définition de la nature humaine —les hommes portent des gris-gris, les animaux n'en portent pas—, Marc Oraison conclut que l'homme est par excellence «l'être qui a peur». Dans le même sens, Sartre écrit: «Tous les hommes ont peur. Tous. Celui qui n'a pas peur n'est normal, ça n'a rien à voir avec le courage». Le besoin de sécurité est donc fondamental; il est à la base de l'affectivité et de la morale humaines. L'insécurité est symbole de mort et la sécurité symbole de la vie. Le compagnon, l'ange gardien, l'ami, l'être bénéfique est toujours celui qui apporte et répand autour de lui la sécurité. Aussi est-ce une erreur de Freud de n'avoir «pas poussé l'analyse de l'angoisse et de ses formes pathogènes jusqu'à l'enracinement dans le besoin de conservation menacé par la prévision de la mort». L'animal n'anticipe pas sa mort. L'homme au contraire sait —très tôt— qu'il mourra. Il est donc «seul au monde à connaître la peur à un degré aussi redoutable et durable». En outre, notait Roger Caillois, la peur des espèces animales est unique, identique à elle-même, immuable; celle d'être dévoré. «Alors que la peur humaine, fille de notre imagination, n'est pas une, mais multiple, n'est pas fixe, mais perpétuellement changeante». D'où la nécessité d'en écrire l'histoire.

Toutefois la peur est ambiguë. Inhérente à notre nature, elle est un rempart essentiel, une garantie contre les périls, un réflexe indispensable permettant à l'organisme d'échapper provisoirement à la mort. «Sans la peur aucune espèce n'aurait survécu.» Mais si elle dépasse une dose supportable, elle devient pathologique et crée des blocages. On peut mourir de peur, ou du moins être paralysé par elle. Mauissant, dans les *Contes de la Bécasse*, la décrit comme «une sensation atroce, une décomposition de l'âme, un spasme affreux de la pensée et du cœur dont le souvenir seul donne des frissons d'angoisse».

Siméon déclare de la même façon que la peur est un «ennemi plus dangereux que tous les autres». Encore actuellement, des Indiens —et même des Métis— de villages reculés du Mexique gardent parmi leurs concepts celui de maladie de la frayeur (*espanto* ou *susto*): un malade a égaré son âme en raison d'une frayeur. Avoir un *espanto*, c'est «laisser l'âme ailleurs». On pense alors qu'elle est retenue par la terre, ou par des petits êtres malfaisants appelés *chaneques*. D'où l'urgence d'aller chez une «guérisseuse d'effroi» qui, grâce à une thérapeutique appropriée, permettra à l'âme de réintégrer le corps dont elle s'est échappée. Ce comportement n'est-il pas à rapprocher de celui des paysans du Perche dont le curé J. B. Thiers au XVII^e siècle décrivait les pratiques «superstitieuses»? Pour se prémunir contre la peur, ils portaient sur eux des yeux ou des dents de loup, ou encore, si la possibilité s'en présentait, ils montaient sur un ours et faisaient plusieurs tours dessus.

La peur peut en effet devenir cause de l'involution des individus, et Marc Oraison fait remarquer à ce propos que la régression vers la peur est le danger qui guette constamment le sentiment religieux.

Collective, la peur peut encore conduire à des comportements aberrants et suicidaires d'où l'appréciation correcte de la réalité a disparu: telles ces paniques qui ont scandé l'histoire récente de la France depuis Waterloo jusqu'à l'exode de juin 40. Zola a fidèlement décrit celles qui aboutirent à la défaite de 1870:

«... Les généraux galopèrent dans l'effarement, et une telle tempête de stupeur soufflait, emportant à la fois les vaincus et les vainqueurs, qu'un instant les deux armées s'étaient perdues, dans cette poursuite, sous le grand jour, Mac-Mahon filant vers Lunéville, tandis que le prince royal le cherchait du côté des Vosges. Le 7 [août], les débris du 1^{er} corps traversaient Saverne, ainsi qu'un fleuve limoneux et débordé, charriant des épaves. Le 8, à Sarrebourg, le 5^e corps venait tomber dans le 1^{er} comme un torrent démonté dans un autre, en fuite lui aussi, battu sans avoir combattu, entraînant son chef, le général de Failly, éperdu, affolé de ce qu'on faisait remonter à son inaction la responsabilité de la défaite. Le 9, le 10, la galopade continuait, un sauve-qui-peut enragé qui ne regardait même pas en arrière».

On comprend pourquoi les Anciens voyaient dans la peur une punition des dieux, et pourquoi les Grecs avaient divinisé Deimos (la Crainte) et Phobos (la Peur), s'efforçant de se les concilier en temps de guerre. Les Spartiates, nation militaire, avaient consacré un petit édifice à Phobos, divinité à qui Alexandre offrit un sacrifice solennel avant la bataille d'Arbèles.

Changeons volontairement et brusquement de temps et de civilisation, et plongeons un instant dans la modernité économique. Dans ce domaine, écrit A. Sauvy, «où tout est incertain, et où l'intérêt est constamment en jeu, la peur est continue». Les exemples qui le prouvent sont légion, des bousculades de la rue Quincampoix au temps de Law au «jeudi noir» du 24 octobre 1929, à Wall Street, en passant par la dépréciation des assignats et la dégringolade du mark en 1923. Dans tous ces cas, il y eut panique irréfléchie par contagion d'une véritable peur du vide. L'élément psychologique, c'est-à-dire l'affolement, déborda la saine analyse de la conjoncture. Plus de lucidité et de sang-froid, moins d'appréhension excessive de l'avenir de la part des détenteurs de billets et d'actions auraient sans doute permis de continuer l'expérience de Law, de contenir dans des limites raisonnables les dévaluations respectives de l'assignat révolutionnaire, puis du mark de Weimar et surtout de mieux contrôler, à la suite du krach de 1929, la chute de la production et l'accroissement du chômage. Les jeux de la Bourse, dont dépendent —hélas!— tant de destins humains, ne connaissent finalement qu'une règle: l'alternance d'espérances immodérées et de peurs irréfléchies.

Rendu attentif à ces faits évidences, le chercheur découvre, même au cours d'un survol rapide de l'espace et du temps, le nombre et l'importance des réactions collectives de crainte. Je ne me rendais pas compte, avant d'avoir travaillé sur ce vaste sujet qu'est la peur dans l'histoire, combien la plupart de nos ancêtres étaient allergiques à la mer, ni combien les relations quotidiennes étaient bouleversées, voire démantelées dans une ville assiégée par la peste, ni quel rôle jouait la peur dans les séditions spontanées d'autrefois. Je voudrais insister brièvement sur ce dernier point. L'historien n'a pas la prétention de résoudre à lui seul l'immense question de savoir si les causes de la violence humaine sont anthropologiques ou sociologiques, c'est-à-dire s'il existe ou non dans l'homme un instinct destructif primaire. Mais il peut apporter sa contribution au débat et montrer, dossiers en main, que la plupart des séditions dans l'Europe des XIV-XVII^e siècles furent des réactions défensives motivées par la peur d'un danger soit réel, soit partiellement imaginaire, soit totalement illu-

soire (mais non ressenti comme tel). Si cette analyse historiographique est exacte, il en découle —et cela est valable aussi pour aujourd'hui— que diminuer la peur dans une collectivité, c'est en même temps y désamorcer des charges explosives.

Les deux principales causes des séditions spontanées d'autrefois étaient la crainte de manquer de pain en période de disette et celle d'être victime d'une surcharge fiscale. Au niveau collectif ces deux appréhensions se rejoignaient. Car, encore à l'époque de Louis XIV, on pouvait mourir de faim en France. D'autre part, une augmentation d'impôts —la France en connut beaucoup sous Richelieu— pouvait faire basculer de nombreuses familles dans la misère. Les révoltés, dans l'un et l'autre cas, avaient donc le sentiment, souvent justifié, que leur vie et celle des leurs étaient en danger. C'est ce qui explique le fait, maintenant bien éclairé par l'historiographie, que le signal de la révolte était souvent donné par les femmes. Car, les premières, elle percevaient la menace que la disette et l'accroissement des charges fiscales faisaient peser sur leur foyer.

Dresser un inventaire, même incomplet, des peurs ordinaires d'autrefois, notamment celles des classes populaires, c'est être conduit à mesurer combien la science, la technologie, et avec elles l'esprit critique nous ont libérés. La peste ne fait plus disparaître en quelques mois la moitié de la population d'une ville comme ce fut le cas à Milan en 1630, à Naples en 1656 et à Marseille en 1720. Personne n'a plus faim en Occident. Nous avons oublié la peur du loup. Nous ne redoutons plus guère ni les revenants ni les comètes. Nous nous réjouissons à l'idée d'entreprendre une croisière maritime, alors que la mer apparaissait à nos ancêtres comme l'espace de perdition par excellence. Quand nous lisons, dans les «rituels» d'autrefois (mais cet autrefois peut être tout simplement le XIX^e siècle) les diverses bénédictions que l'Église catholique, à la demande des populations, mettait en oeuvre pour la protection de l'existence journalière, nous mesurons combien nos aïeux vivaient entourés par la peur. Dans un ouvrage en latin, du XVII^e siècle, réédité à Venise en 1779, figurent une bonne centaine d'«absolutions, bénédictions et exorcismes» se rapportant à la vie quotidienne: bénédictions des troupeaux, du vin, du lait, des oeufs, de «toute viande», des vers à soie, des caves à vin, des granges, du lit conjugal, du puits nouveau, du sel qu'on donnera aux animaux, de l'air pour qu'il reste serein ou apporte la pluie; conjurations de «la tempête imminente» et du tonnerre; exorcismes contre les vers, les rats, les serpents et tous animaux nuisibles, etc.

Mon enquête sur la *Peur en Occident* m'a conduit vers trois conclusions principales. La première a mis en relief des concomitances qui ne pouvaient apparaître qu'au moyen d'un exposé synthétique. Un certain nombre de peurs ont, en effet, culminé *ensemble*, en particulier celle des sorcières, des blasphémateurs, des hérétiques, de Satan et de la fin du monde. Elles ont grandi presque du même pas à partir du milieu du XIV^e siècle, atteignant leur sommet à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e. Cette progression dans la peur s'est, elle-même, déroulée sur fond de pestes, de révoltes, de guerres et de violences de toute sorte. Inversement peurs, pestes, révoltes et violences fléchirent ensemble à partir de 1650. D'où cette constatation transposable à d'autres situations: au niveau collectif une peur est rarement isolée; elle en entraîne d'autres avec elle.

Ensemble, elles forment un «train de peurs» et tendent à créer un climat de «mal à l'aise». En tout cas, la mise en évidence de la courbe ascendante puis descendante suivie par un groupe de peurs liées entre elles m'a paru justifier a posteriori le cadre chronologique (milieu XIV^e-milieu XVII^e S.) que je m'étais donné, à titre d'hypothèse de départ, comme champ privilégié d'investigation.

La seconde conclusion a été une relecture de la Renaissance. L'accumulation des agressions qui frappèrent les populations d'Occident de 1348 au milieu de XVII^e siècle créa, de haut en bas du corps social, un ébranlement profond. Un «pays de la peur» —expression des psychiatres— se constitua, à l'intérieur duquel une civilisation se sentit «mal à l'aise» et qu'elle peupla de fantasmes morbides.

L'obsession de la mort devint omniprésente dans les images et les paroles des Européens du début des Temps modernes: dans les «Danses Macabres» comme dans le *Triomphe de la mort* de Brueghel, dans les poèmes de Ronsard comme dans les *Essais* de Montaigne et dans le théâtre élisabéthain. Aussi faut-il nous défier de ce que le mot «Renaissance» comporte de joyeux et de brillant. Il nous fait oublier l'*Apocalypse* gravée par Dürer, le *Jugement dernier* de Michel-Ange, les guerres de Religion et la hantise de la sorcellerie qui culmina, non pas au Moyen Âge, mais entre 1560 et 1630. Le mot «Renaissance» a cet autre inconvénient de camoufler le fait que les contemporains de François I^{er} et de Charles-Quint ne croyaient absolument pas à un progrès —moral et technique— de l'humanité: espérance qui habitera au contraire les philosophes des Lumières et les positivistes du XIX^e siècle et du début du XX^e.

La troisième conclusion annoncée précédemment, elle aussi transposable en d'autres temps et d'autres lieux, est que, dans l'Europe occidentale et centrale du début des temps modernes, les peurs de l'élite furent paradoxalement plus grandes que celles des masses. Cette constatation a été pour moi la plus grosse surprise et la plus importante révélation de mon enquête. Trois exemples sont éclairants à cet égard: 1.—Les récentes études d'ethno-histoire révèlent que le démon populaire était beaucoup moins inquiétant que le diable d'Église. Il avait un aspect bonhomme, parfois même des côtés bienfaisants et les paysans —les contes en témoignent— parvenaient aisément à le rouler. 2.—Les procès de sorcellerie laissent deviner que le monde rural ne voyait pas sorcières et sorciers du même oeil que les juges (civils ou ecclésiastiques). Les villageois redoutaient assurément les jeteurs et jeteuses de sorts et, le cas échéant, ils les dénonçaient. Mais pour les tribunaux les maléfices restaient secondaires. Importait surtout aux juges l'aveu des prévenus qu'ils avaient conclu un pacte avec Satan et participé à de soi-disant sabbats diaboliques. Le sorcier prenait alors une nouvelle stature: il apparaissait comme l'agent privilégié de Démon. 3.—En dépit d'explosions locales et ponctuelles d'hostilité populaire aux Juifs dans les villes du Moyen Âge classique, l'antijudaïsme a pris une tout autre dimension quand, devant doctrinal, il fut assumé par les théologiens et les prédicateurs —et cela à partir de la seconde croisade et surtout de XIV^e siècle: alors se multiplièrent les expulsions massives et furent créés les ghettos —ceux-ci essentiellement au XVI^e siècle—. Ces trois séries de faits révèlent conjointement une culture savante plus affolée que la population devant l'action multiforme des forces démoniaques et s'efforçant de répandre ses propres peurs dans la masse de la population.

La question «qui avait peur de quoi?», qui a commandé toute ma recherche historique, me conduit en finale à dessiner une ligne d'évolution qui ne peut pas nous laisser indifférentes. Longtemps les principaux dangers qui ont menacé l'humanité, et donc les principales peurs, sont venus de la nature: épidémies —notamment peste et choléra—, mauvaises récoltes entraînant des famines, incendies provoqués en particulier par la foudre, tremblements de terre, etc. Mais, au cours des âges, la guerre a pris, dans la panoplie des dangers, une place grandissante dont on peut suivre le crescendo avec l'invention des armes à feu à la fin du Moyen Âge, la «levée en masse» de la période révolutionnaire, les centaines de milliers de soldats mis en oeuvre durant les guerres napoléoniennes, le passage aux «millions d'hommes» affrontés les uns aux autres durant le conflit de 1914-1918, les 40 millions de morts de la seconde guerre mondiale, l'utilisation de l'arme atomique en 1945. Le glissement vers la guerre totale a conduit logiquement à un accroissement continu du nombre des victimes civiles. Ce qui signifie que, quantitativement parlant, les dangers venant directement de la nature sont devenus de moins en moins importants par rapport à ceux qu'inventent les hommes.

Toutefois nous vivons en ce moment une modification partielle —mais partielle seulement— de cette situation. La peur de la guerre diminue, des foyers belliqueux s'éteignent. En revanche la drogue étend ses méfaits et la technique humaine, dans la mesure où elle ne respecte pas assez la nature, risque de violer celle-ci irrémédiablement. Les trouées dans la couche d'ozone, les pollutions de toute sorte, l'épuisement accéléré des ressources du sous-sol, le saccage des grandes forêts, etc. peuvent compromettre l'avenir de la planète et de l'humanité. Plus que jamais, c'est l'homme qui est l'ennemi de l'homme, même sans guerre, étant vrai, hélas!, que le diagnostic est plus facile à établir que les remèdes à trouver. Du moins faut-il regarder en face cette nouvelle réalité.

